



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

La représentation de *la Juive* avait attiré au théâtre une brillante et nombreuse assemblée. Cette solennité musicale a fait un instant diversion aux esprits qui sont tous, en cet instant, portés aux plaisirs de la danse et des bals costumés, masqués, etc. Cependant là encore se reconnaissaient, dans plusieurs toilettes de femme, des apprêts de bal pour la sortie du spectacle, et de ce nombre nous citerons une jolie robe ouverte, en gaze brochée blanc, entourée de rubans de satin blanc tressés en chevrons, comme ceux que l'on porte au haut des gants. Les manches courtes étaient traversées en biais par plusieurs rangées de ces tresses, qui étaient terminées au bas de la manche par un nœud de satin blanc qui retombait sur le bras. Une longue ceinture de satin blanc était

nouée sur le côté, et, afin de ne pas écraser cet ornement de satin par une robe de dessous, aussi en satin, on l'avait fait en poulx de soie blanc. Une mantille de blonde-dentelle garnissait les épaules, et les draperies du devant du corsage étaient retenues par un superbe camée. Pour coiffure, une guirlande à la Cérés en toute espèce de fleurs, un peu inclinée sur le front, et relevant par derrière vers le sommet de la tête.

### DÉGUISEMENS.

Dans beaucoup de bals costumés on voit des *pierrettes*, qui, malgré la trivialité du nom, sont la plus agaçant, le plus coquet de tous les costumes. Il est vrai qu'ici la forme rachète le nom, et que les étoffes employées sont si riches et les accessoires si recherchés, qu'il n'y a point moyen de reconnaître la *grisette* dans une *pierrette* de salon. Nous en avons



vu en satin rose ayant autour de la poitrine une garniture de blonde, et d'énormes manches de blonde retombant ouvertes sur les manches de satin rose, se prolongeant en pointe, terminées par un gland. Sur la tête le véritable bonnet de pierrot blanc, pointu et surmonté d'une belle plume rose attachée par des nœuds de ruban rose, dont les bouts flottaient sur le cou. Les manches roses étaient courtes et bouffantes, et les pantalons en satin rose se fronçaient au-dessus d'une petite bottine de satin blanc. Nous avons vu aussi des pierrots en satin blanc brodés en or, ayant le bonnet orné d'une plume blanche et de torsades d'or, se terminant en gland. Des pierrots en crêpe blanc, doublés de taffetas blanc et bordés d'un large chef d'argent, étaient très-distingués; ils avaient le corsage montant, des manches longues et larges, froncées au poignet, et un chapeau orné d'un bouquet de petites plumes blanches. Les pierrettes en beau taffetas écossais étaient aussi très-élégantes; le chapeau surmonté d'un bouquet de plumes de toutes couleurs. Enfin, comme originalité, nous citerons les pierrettes de deux couleurs, en gros de Naples, blanc et rose, blanc et bleu, etc., partageant, pour ainsi dire, le corps en deux; c'est-à-dire ayant une manche, une moitié du jupon et une partie du pantalon d'une couleur différente de l'autre.

La façon des *pierrettes* peut tellement s'appliquer aux *pierrots*, qu'il suffit de supposer un masque d'homme au lieu d'un masque de femme, pour que ces mêmes déguisemens puissent être exécutés. Les pierrots montent jusqu'au cou, où ils se terminent par une fraise de dentelle, et n'ont jamais de manches courtes, mais souvent de longues manches pendantes par-dessus des manches collantes.

Un costume aussi très-joli et beaucoup adopté est celui de *batelière*; il supporte beaucoup de variations, mais nous avons vu des femmes très-gracieuses avec leur pantalon et leur robe de cachemire blanc

uni, à larges manches courtes bouffantes, et leur corsage de cachemire cerise, traversé par des bandes de velours noir, dont l'une venait toujours border la poitrine, puis leur résille ou fichu encore en cachemire ou gaze cerise, nouée sur le côté de la tête, et ayant les bouts retombant sur le cou; tout cela nous a paru si joli, que nous devons approuver la vogue de ce costume.

Nous ne pouvons accorder le même éloge aux *alsaciennes*, travestissement lourd et ingrat s'il en fut jamais, et que nous sommes étonnées d'avoir vu admettre dans de belles et élégantes réunions.

Les jeunes gens costumés en *marin* sont ordinairement très-gracieux dans leur veste ronde et leur petit chapeau de cuir.

Du reste, les costumes de fantaisie, sans caractère positif, ont été si nombreux et si bien choisis, qu'ils ont porté une dernière atteinte à la chute des turques, des bayadères et des bergères, qui peuplaient les carnavals de notre jeunesse. Il faut aujourd'hui de l'originalité, de la hardiesse dans tout, et les déguisemens ne pouvaient rester en arrière dans la métamorphose général.

#### CHAUSSURES NOUVELLES.

Quelque riche que l'on puisse être, quelque brillant que soit votre équipage, quelque nombreux et moelleux que puissent se trouver les tapis des hôtels où vous allez au bal, il n'en est pas moins vrai que vos petits pieds si joliment encadrés dans des bas de blonde et des souliers de satin sont souvent exposés à frémir sous un léger froid, à se ternir dans la poussière du péristyle même où vous devez aborder tout d'abord; aussi, pour remédier à cet inconvénient, voyons-nous nos femmes élégantes revêtir par-dessus leur chaussure des bottines de tricot, de cachemire, de velours, et qui paraissent larges comme des bottes de postillon en



les comparant aux miniatures de pieds qu'elles renferment. Ce nouvel usage devait, comme tout ce qui se crée dans le monde, subir aussi sa perfection, et nous l'avons trouvée dans les magasins de M<sup>me</sup> Gelot, sous le nom de *frileuses de bal*. Ces frileuses, semblables aux pantoufles que l'on appelle douillettes, sont devenues supérieures aux autres bottines de bal, par l'élégance de leurs accessoires et le procédé commode de les fermer. Ce ne sont ni des boutons qui gênent, ni des lacets qui se mêlent, mais une charmante manière de les fixer sur le milieu du coude-pied et de les rendre si gracieuses que la femme la plus coquette peut, à la sortie d'un bal, présenter son pied devant cent personnes, certaine de n'offrir qu'un nouveau témoignage de son bon goût.

Cette chaussure serait aussi tout-à-fait *confortable* pour se lever, sortir du bain et se reposer les pieds lorsque parfois nous sommes obligées de nous délivrer de ces jolies prisons de satin qui nous étouffent, nous blessent avec une grâce si perfide et nous font admirer et maudire tout à la fois le talent qui produit une chaussure si parfaite. Malgré toutes ces imprécations, qui sont le plus brillant éloge que l'on puisse faire des magasins de M<sup>me</sup> Gelot, elle mérite une amende honorable pour ses bonnes et jolies frileuses, comme pour le nouveau genre de bottines qu'elle vient d'adopter et qui présente dans la manière de se fermer une combinaison toute nouvelle, pleine de grâce, de coquetterie, et qui pourra s'adapter aux bottines de toutes les saisons. Les bottines en velours, ainsi enjolivées, sont charmantes. Les gances qui se croisent en tous sens sur le milieu du pied présentent l'aspect d'un joli coin de bas brodé et semblent ainsi diminuer la largeur du pied. Quant aux frileuses, nous citerons celles en satin couleur cerise, verte ou bleue, ornées de rubans blancs, qui conviennent tout-à-fait à l'aristocratie de l'élégance. Pour goûts plus modestes, nous

parlerons de celles en gros de Naples brun, marron, noir, ornées de rubans verts, roses, paille, et nous dirons enfin que toute cette chaussure est digne des magasins de M<sup>me</sup> Gelot, boulevard des Italiens, n. 1.

## FRÈRE EUSÉBIO.

Je n'avais plus d'amante, il me fallut un Dieu!  
L'abbé DE RASCK.

Vengeance!!!

Allons! des chants joyeux dans ce salon brillant!  
Rien ne manque à ma fête, elle est vraiment sublime;  
Ici des chants, là-bas les cris de la victime;  
Ici des fleurs, là-bas du sang!

EDWARD TILBERT.

### NOUVELLE PORTUGAISE.

(SUITE ET FIN.)

Chaque nuit Inès prenait un passage secret qui conduisait de sa demeure au couvent : un soir elle confia au frère la cause de son chagrin. — Elle s'était assise, en soupirant, sur les marches de marbre de l'autel où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, et la main du moine essuya furtivement les larmes brûlantes qui s'échappèrent de ses paupières pendant qu'elle murmurait ce triste et simple récit :

« Son père l'avait vouée à une union détestée; elle s'efforçait d'en reculer le terme, en employant dans la prière les fréquens mais trop courts délais qui lui étaient accordés. »

Lorsqu'elle prononça le nom de son futur époux, Eusébio se leva spontanément, croisa ses mains, et serrant ses dents avec rage :

« C'est lui ! — c'est lui ! s'écria-t-il, le meurtrier de ma sœur.... »

Et il s'élança vers elle, qui, tremblante, muette, s'était déjà relevée et l'écoutait.

« Impossible, te dis-je, le tems, la solitude, le jeûne n'ont pu étouffer en



moi la flamme du ressentiment ! non ! ils n'apportent pas l'oubli des injures ! — Je suis Adrien, comte de \*\*\* , moi qui gémiss sous l'habit monastique ! Je suis le frère de l'infortunée Charlotte, moi qui devrais éloigner toute idée du monde, et briser les derniers nœuds qui m'y attachent !... Inès ! crois-moi, crains de t'unir à ton fiancé : ses lèvres sont souillées !... le sang a rougi cette main qu'il tend doucement vers la tienne pour te guider dans la vie ! et son souffle est empoisonné, quoiqu'il brûle d'amour ! Écoute ; il avait épousé ma sœur ; — peu de tems après leur union, Charlotte disparut comme un rêve !... elle ! si jeune, si belle et si pleine d'existence ! Depuis ce tems, vois-tu, quand j'ai revu cet homme, des voix ont murmuré à mon oreille : *Assassin !* Eh bien ! je l'ai poursuivi comme un chasseur suit les traces du daim ; il fuyait de lieux en lieux, j'étais toujours sur ses pas : ce fut en vain... Mais, approche, Inès, car ce qu'il me reste à t'apprendre, je dois te le dire tout bas. — Il voulut se délivrer d'un ennemi mortel, d'un persécuteur acharné, de moi enfin, et versant dans l'âme d'un homme puissant le poison de ses flatteries, je fus nommé *traître à la patrie*. Le coup était porté ; ma sœur, ma vengeance, tout fut oublié ; mon nom devint un reproche insultant ; mes titres, mes honneurs furent ensevelis dans la poussière.... — Regarde cette croix étincelante que j'ai passée au cou de la madone ! je ne croyais pas, quand je m'agenouillai pour la recevoir, que celui qui m'en faisait don, crédule dans les paroles d'un lâche courtisan, me condamnerait à la honte et à l'exil ! je n'essayai pas de me justifier ; on m'avait soupçonné, c'était déjà trop pour un cœur tel que le mien, et je vins ici me courber sur la pierre : et j'existe encore !... — Le couvent retentit de ma piété : la foule aveugle me croit trop saint pour le monde. Je suis cité partout comme un modèle à suivre. Tranquille dépositaire des péchés des au-

tres, on me croit trop pieux pour pécher moi-même ! Il n'en est pas ainsi, Inès !... — Et sa voix devint de plus en plus animée. — Une pensée de crime m'a tiré de ma léthargie ; le souvenir de celui que j'ai juré d'immoler a fait sortir de son fourreau le poignard que je voudrais plonger dans son cœur !

— Adrien ! Eusébio ! murmura la jeune femme.

— Tout nom m'est cher, prononcé par tes lèvres, dit le noble frère, et cependant l'éclat du premier de ces noms est terni par la calomnie ; le second n'est qu'un mensonge. Entends-tu sonner les cloches ? L'aurore se lève radieuse ; les moines vont se réveiller ; ils peuvent venir !... Adieu, à demain !... — A demain ! » répéta Inès, qu'il tenait étroitement pressée sur son cœur.

Un moment après elle avait fui, et quand un moine entra, encore tout endormi, pour ranimer la lampe à l'autel, il vit Eusébio priant, prosterné devant l'image du saint.

Plusieurs semaines se passèrent, pendant lesquelles le noble frère et la belle Inès se rencontraient quand tout dormait autour d'eux. Mais l'illustre déchu n'aspirait qu'après le jour de la vengeance ; il arriva enfin.

C'était par une nuit majestueuse et belle : tout était inondé de flots de lumière ; les étoiles brillaient sur le ciel bleu comme des diamans sur un manteau d'azur. Le moine, errant de jardins en jardins, arriva de ceux du couvent dans ceux du château voisin.

Eusébio marcha long-temps, contemplant avec distraction et lenteur les grappes blanches des clématites et les fleurs pourpres des grenadiers dévoilant leur beauté sous la clarté de la lune. Il pensait à Inès ; puis il crut voir l'ombre de sa sœur, morte si jeune, et sur le tombeau de laquelle nul n'était venu pleurer ! Alors, lui revint à la mémoire le nom de son époux, de son meurtrier ! et il ap-



puya vivement sa main sur sa poitrine ; elle se trouva en contact avec son poignard. Il sourit !... Ce sourire était affreux. Eusébio entr'ouvrit sa longue robe pour respirer plus librement ; sa tête était brûlante ; il précipita sa marche.

Il y avait eu une fête dans cette demeure dont les hôtes ne s'étaient pas encore livrés au repos. Le frère approcha de la maison : une avenue d'orangers qui envoyaient leur encens au ciel assombrissait l'allée où se portaient ses pas, et il entendit la voix d'Inès ; craintive et tremblante, la supplication parlait par sa bouche. Il entendit aussi une autre voix : c'était celle de son ennemi !... — S'élançant tout-à-coup, il leur apparut. La pauvre jeune femme jeta un cri.

Alors, si un instant les chants et les éclats de rire eussent cessé, on eût entendu des imprécations, puis une dispute vive, une lutte entre la vie et la mort ; lutte horrible, où deux ennemis acharnés s'étreignaient sous d'épais ombrages, où les coups mortels se donnaient dans la plus profonde obscurité, où le crime et la vengeance bondissaient à travers les flots de sang qui jaillissaient sur la rosée et les fleurs du matin. Aussi le combat fut court, mais, pour Inès, il parut un long et exécrable siècle ! — Enfin, elle entendit un des combattans chanceler, puis tomber lourdement contre le tronc d'un oranger ; de blanches fleurs détachées par cette secousse s'éparpillèrent sur le corps mort et sanglant ; puis elle distingua la voix de celui qui restait, voix qui vibrerait encore de la joie féroce d'une haine assouvie, mais qui bientôt se fit entendre plus faible, plus palpitante et s'éteignit pour tout jamais dans la chute d'un second corps qui tomba sans existence à côté de son ennemi !

Le jour commençait à poindre ; les fleurs embaumaient de leurs suaves parfums la brise matinale ! — Les conviés voulant combattre la fatigue et le sommeil, vinrent ranimer leurs forces en res-

pirant la fraîcheur de cette belle aurore. Plusieurs personnes entrèrent dans l'allée et virent à leurs pieds deux cadavres. Inès, agenouillée, fixait de ses yeux ternes et désignait de son doigt raidi le corps du comte Adrien, dont la tête était recouverte de son capuchon... Les cheveux de la jeune femme étaient humides et ses lèvres livides et serrées : — tous les cœurs furent glacés d'horreur ! . . . . .

Les moines ensevelirent Eusébio. Quant à Inès, elle disparut ; toutes les recherches furent inutiles. Son père fit élever un tombeau au jeune noble.

Lorsqu'un paysan passe devant cet édifice, il ôte son chapeau, dit à la hâte une prière et double le pas pour s'éloigner du *château des Larmes*.

M<sup>lle</sup> LOUISE HUTZ.

## Mœurs orientales.

### LA DÉLATION.

Un fait tout récent, qui s'est passé à Constantinople, prouve le cas que le gouvernement du sultan fait des délateurs. Un ousta, capitaine des janissaires, était parvenu à échapper à la mort, lors de la destruction de cette milice, en se réfugiant dans un souterrain d'une maison qu'il possédait à Scutari, dans la Vallée-des-Rossignols. C'est là qu'il vivait depuis l'année 1826, avec sa mère et sa sœur, seules dépositaires du secret de sa retraite. Des parens, des amis fréquentaient la maison, mais sans se douter le moins du monde de l'existence de l'ousta. Pendant ces huit années, les ressources de cette famille s'épuisèrent insensiblement, et elle finit par tomber dans la plus profonde misère. Tout fut vendu successivement ; il ne restait plus que la maison dont la vente aurait entraîné la découverte du proscrit.

Dans cette extrémité, l'ousta crut pouvoir se confier à un certain Ibrahim, mar-



chand au Bésenstein, et son ami intime, qui lui restait encore devoir la moitié d'un billet de 12,500 piastres. La sœur du malheureux ousta, en présentant à Ibrahim son obligation, ne lui demandait, pour la déchirer, que la modique somme de mille piastres. Ibrahim feint de s'apitoyer sur le sort de son ancien ami, s'enquiert de sa retraite, jure le secret et promet les mille piastres; mais ce misérable n'a rien de plus pressé que de se rendre chez le séraskier-pacha pour dénoncer l'ousta. Le digne ministre commença d'abord par faire garder à vue le délateur, puis un cavass fut mandé à la Vallée des-Rossignols avec ordre d'amener l'ousta, mais sans lui causer la moindre alarme, et en l'assurant au contraire que S. Exc. le séraskier engageait sa parole de lui pardonner.

Après bien des difficultés de la part de la mère et de la sœur, le capitaine se montre enfin et se dispose à suivre son guide au palais du séraskier, où il est fermement convaincu que la mort l'attend. Arrivé en présence du ministre, il se prosterne à ses pieds; mais malgré les haillons qui le couvrent, S. Exc. le relève, lui ordonne de s'asseoir à ses côtés; des esclaves lui présentent la pipe et le café. L'ousta ne revient pas de sa surprise; il se croit victime d'une mystification qui doit lui rendre la mort encore plus affreuse; mais quand on l'eut revêtu d'un riche habillement, qu'on lui eut remis de la part du séraskier une somme de deux mille piastres, et qu'on lui eut permis de retourner chez lui, ses craintes se changèrent en admiration, et il se retira ivre de joie en bénissant le sultan et son ministre.

Le dénonciateur Ibrahim a été forcé de payer au janissaire gracié la totalité de sa dette, plus les intérêts (condition que n'admettent pas les lois municipales dans aucun cas), et il aurait payé de sa tête son indigne trahison, si sa femme et ses quatre enfans n'étaient venus implorer à genoux la clémence du séraskier.

Le sultan a hautement approuvé la conduite de son premier ministre en envoyant à l'ousta une somme de 10 mille piastres, et en l'employant dans une mission aussi honorable que lucrative.

#### JANVIER ET FÉVRIER.

Janvier et février sont les mois des violons et des fluxions de poitrine. On danse et l'on s'enrhume de tous côtés, dans Paris, la folle capitale, qui devient tour à tour champ de bataille, arène politique, salle de bal, selon qu'elle est mitraillée par les révolutions et l'émeute, agitée par une grande question nationale, ravagée par l'épidémie, émue par les velléités du plaisir. Nous voilà frappés de vertige, et ce vertige durera deux mois, pendant lesquels les hommes de vingt à trente ans ne se couchent qu'à quatre heures du matin; les ménages se brouillent, les petites filles se marient, les jeunes gens font des dettes que les parens ne paient pas, et les médecins des visites qu'ils se font payer: deux mois pendant lesquels la société, jetée violemment hors de ses limites, n'a plus de force que pour le galop, d'énergie que pour la valse, d'argent que pour la toilette, d'estomac que pour digérer des truffes, de voix que pour dire au cocher: au bal masqué! de poumons que pour respirer une atmosphère de gaz et de bougies. Vous ne faites pas une visite sans rencontrer des tapissiers amoncelant des banquettes, drapant des tentures, suspendant des lustres, accrochant des quinquets: les serres sont dévastées, dépouillées de leurs fleurs, car le luxe des fleurs naturelles grandit chaque jour plus menaçant; 25 à 30 fr. suffisent à peine pour payer ces bouquets de femmes à la mode. Heureux peuple! qui ne demande qu'à chanter, à danser, à ne pas payer!



LA CAVERNE.

Un fakir voyageur, venant de Cachemire, a raconté l'aventure curieuse qui suit : « Il y a, disait-il, à Cachemire, une caverne très-profonde que j'ai visitée, et où j'ai vu une femme presque nue : à cette vue, je doutais si l'objet qui se présentait à mes regards était un être mortel ou un vain fantôme. Je m'approchai d'elle et lui demandai qui elle était. A quoi elle répondit qu'elle était un être mortel. Aux questions que je lui fis pour savoir d'où et comment elle était venue dans ce lieu affreux, elle me répondit qu'elle avait été laissée dans le voisinage par une caravane, se trouvant alors malade et hors d'état de suivre les voyageurs ; qu'il y avait déjà dix ans de cela, que depuis lors elle vivait avec un ours du désert, et qu'elle avait à présent en horreur toute la race humaine. Lui ayant demandé comment elle faisait pour se procurer la nourriture nécessaire à la vie, elle me répondit que l'ours lui apportait des fruits si délicieux, qu'elle n'en avait jamais goûté de semblables lorsqu'elle vivait parmi les hommes. J'essayai de lui persuader de quitter cet affreux séjour, mais elle s'y refusa et me conseilla de me retirer moi-même bien vite, « parce que, ajouta-t-elle, l'ours peut revenir d'un instant à l'autre, et s'il vous rencontrait ici, à coup sûr il vous tuerait. »

Album.

L'une des grandes nouvelles de la semaine, c'est que M. Castil-Blaze a cessé d'être chroniqueur musical. Les fameux XXX, qui ont long-tems brillé aux *Débats*, qui s'étaient réfugiés au *Constitutionnel*, ne paraîtront plus désormais qu'à

de rares intervalles dans la *Revue de Paris*.

— Un voyageur anglais qui est allé dernièrement aux États-Unis, parle d'une femme qu'il a entendue dans ce pays, et qui prêche l'athéisme. C'est une demoiselle Fanny Wright, qui, émule du fameux Owen, fondateur de la Société de l'Harmonie, aujourd'hui dissoute, professe une haine profonde pour toute forme de religion. Elle enseigne que l'homme est fait seulement pour la terre, et que la perspective d'une autre vie n'est propre qu'à troubler son bonheur ici-bas. D'abord cette doctrine révolte à New-York, où Fanny Wright demeure ; mais il paraît qu'on s'y est accoutumé, et on dit que la salle où elle prêche ne désemplit pas. Ses discours sont un mélange de politique et d'impiété ; elle y parle des élections, et puis elle renverse toute religion et toute morale. Eloquente et passionnée, elle déclame sans frein contre le clergé, les hommes d'état, les banquiers. Elle sape les fondemens de la société. Son but est une réforme radicale, une révolution complète dans toutes les relations sociales, même les plus naturelles et les plus douces. Plus de subordination de famille et de condition, et on accueille ces folies ! et les journaux de New-York n'osent les combattre !

— Le manège Pellier vient d'être choisi pour l'arène d'un combat ignoré dans nos mœurs, par suite d'un pari entre lord S... et lord C... : deux chiens devaient avoir un combat à mort. Celui de lord S... était excessivement grand et fort, celui de lord C... fort petit, svelte et délicat. Un grand concours de curieux s'était réuni pour ce spectacle nouveau. Au signal donné, le combat s'engage, le chien de lord C... se précipite sur celui de lord S..., le saisit par une patte de derrière et s'y cramponne fortement. Le chien de lord S... s'agite et se fatigue par de longs efforts pour se débarrasser d'un ennemi qu'il ne peut atteindre. Epuisé par un tournoiement qui dura plusieurs minutes, il tomba sur le dos, et son adversaire profitant de ce mo-



ment, le saisit à la gorge, l'étrangle, et fait gagner à son maître cent livres sterling.

— Une jeune fille du canton d'Ury (Suisse), accusée pour la seconde fois à cause de sa conduite immorale, a été condamnée à l'exposition, près de la porte de l'église d'Altdorf, chef-lieu du canton. La pénitente portait une couronne de paille sur sa tête, une poignée de verges à la main, et elle était assistée d'un archer. Une foule considérable entourait cette malheureuse, qui tremblait de froid.

— Les fouilles de Pompéïa ont chaque jour plus d'intérêt. Il y a quelques semaines, on a trouvé dans une petite maison de longs fragmens d'ivoire enrichis d'arabesques et de figures égyptiennes de diverses couleurs. Preuve évidente que l'art de la miniature était déjà connu à cette époque.

## Annonces.

### SPÉCIFIQUES

DE FEU M. HUSSON C<sup>\*\*\*</sup>, PHARMACIEN.

*Nous les recommandons comme d'une efficacité reconnue depuis une vingtaine d'années pour les choses ci-après énoncées.*

**EAU PHÉNOMÈNE.** Elle arrête la chute des cheveux, les fait croître, épaissir, et les empêche de blanchir, même dans l'âge le plus avancé. Le flacon, 5 fr.; la demi-bouteille, 15 fr.

**SPECIFIQUE PHÉNIX**, le seul dont la vente soit autorisée par le ministre de l'intérieur, pour faire fondre entièrement et sans nulle douleur les

cors aux pieds, oignons et oëils de perdrix. Il est sans odeur, collant, et ne tache pas la chaussure. Le pot, 5 fr.

Dépôt au PETIT COURRIER DES DAMES, à Paris, (Affranchir).

— Après avoir tout prévu pour accorder ensemble le plaisir, l'élégance et la santé, que les riches polonaises sont venues vous escorter jusque dans votre équipage pour vous garantir du froid mortel qui vous saisit à la sortie d'un bal ou d'un spectacle, on ne se figure pas que l'on puisse éprouver d'autres accidens, et l'on oublie que la moindre pluie peut être aussi dangereuse parce qu'on ne peut pas toujours s'en préserver, témoin une fête publique de l'année dernière, où tant de personnes ont été trempées d'une manière pitoyable, et cela dans une foule dont on ne pouvait sortir que très-lentement. Cet accident et mille autres suffisent pour démontrer tout le mérite et le succès que doit obtenir la nouvelle invention que l'on vient de faire pour rendre imperméables toutes espèces d'étoffes, soit en lainages, soieries, fils ou coton. Cet apprêt s'applique aux étoffes elles-mêmes sans le secours d'aucune doublure; il n'en reste aucune marque ni odeur. Elles peuvent se blanchir sans que l'imperméabilité se détruise. On peut l'appliquer à des robes, des manteaux, aussi bien qu'à tous les vêtemens d'hommes. L'exploitation de cette entreprise appartient à MM. Becker, Menotti, Braff et compagnie; la fabrique est rue de Charonne, n° 95, dans le bel établissement connu sous le nom de Richard-Lenoir; le dépôt des articles est rue de Richelieu, n° 67. Pour donner l'apprêt imperméable aux étoffes en pièces, les prix à l'aune sont de 75 cent. pour celles qui ont une largeur d'une demi-aune, et de 1 fr. 50 cent. pour celles qui ont une aune de large.

*A ce Numéro sont jointes les planches 1137 et 1138.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





28 Février 1835.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra  
Robe garnie de fourrure et Redingote à Collet et revers en Velours.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place. London.







28. Février 1835.

# Modes de Paris.

N<sup>o</sup> 238.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.

Coffure exécutée par M<sup>re</sup> Bonfleur rue du Fay. S<sup>t</sup> Honoré. 94.

Ornée d'églantines et d'épis. Mme Casabon 13<sup>74</sup> borne Nouvelle au coin de la rue St. Jacques.  
Robe en tulle brodée en argent et application de satin. de M<sup>re</sup> Delisle rue Choiseul.

Facon M<sup>re</sup> Brunel et Maiss. rue St. Anne. 22.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Bathbone Place. London.

Ayuntamiento de Madrid